



FREYA SAMPSON

La bibliothèque  
des petits  
miracles



NA  
MI



Cachée derrière les rayonnages, June Jones, bibliothécaire timide et solitaire, aime s'imaginer la vie des lecteurs : la femme affable plongée dans des manuels de langue russe devient une espionne à l'excitante double vie, et le jeune homme au teint blafard qui joue sur son téléphone, un vampire fuyant le soleil.

Aussi est-ce tout naturellement que June se réfugie entre les pages de ses livres préférés quand l'établissement est brutalement menacé de fermeture. Mais Stanley, le gentleman retraité adepte de mots croisés, ou l'acariâtre Mrs B., qui n'a jamais déniché de livre trouvant grâce à ses yeux, ne l'entendent pas de cette oreille. Ils en sont persuadés : seule June peut convaincre le conseil régional de revenir sur sa décision. Et elle pourrait même se rendre compte qu'Elizabeth Bennet et Mr Darcy ne sont pas ses seuls amis...

Porté par des personnages aussi attachants qu'excentriques, un roman au charme *so British* qui met en lumière le rôle essentiel des bibliothèques dans nos communautés.

.....

Avant de devenir écrivaine, Freya Sampson a été productrice télé à Channel 4 et à la BBC. Son premier roman, *La Bibliothèque des petits miracles*, est un best-seller en cours de traduction en douze langues qui a su ravir le cœur des lecteurs du monde entier.

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

ISBN : 978-2-493816-26-9

19,90 euros

Prix TTC France



9 782493 816269

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Caroline Gioux

Illustrations : © AdobeStock



NA  
MI



Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.



LA BIBLIOTHÈQUE  
DES PETITS MIRACLES

Titre original : *The Last Library*  
Copyright © Freya Kocen, 2021

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

Pour la traduction française :  
© Nami, une marque des éditions Leduc, 2023  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-26-9  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

**Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Freya Sampson

LA BIBLIOTHÈQUE  
DES PETITS MIRACLES

Roman

*Traduit de l'anglais par Christine Barbaste*

**NA  
MI**





*Pour Andy, Olive et Sid*



## CHAPITRE 1

**L**ES LIVRES QUE L'ON EMPRUNTE à la bibliothèque peuvent en dire long sur nous.

June aimait se livrer à un petit jeu quand les choses étaient tranquilles au travail. Elle choisissait un ou une abonnée et inventait l'histoire de sa vie à partir de ses lectures. Ce jour-là, cela tomba sur une dame entre deux âges qui empruntait deux romans de Danielle Steel et un guide touristique de l'Islande. Après mûre réflexion, June décida que cette femme, piégée dans un mariage sans amour, peut-être avec un mari rustre et agressif, projetait de s'enfuir à Reykjavik, où elle tomberait amoureuse d'un autochtone bourru et barbu. Mais pile au moment où elle croirait atteindre enfin un authentique bonheur, son mari la retrouverait et lui annoncerait qu'il était...

— Une belle merde, si vous voulez mon avis.

June fut tirée de sa rêverie par Mrs Bransworth. Plantée devant le comptoir, elle lui agitait sous le nez *Les Vestiges du jour*, de Kazuo Ishiguro.

— Un tas d'âneries sans intérêt. Maîtres et serviteurs ? De la propagande capitaliste, oui ! Je pourrais faire bien mieux.

Mrs B. venait plusieurs fois par semaine à la bibliothèque. Elle arborait, même au plus fort de l'été, un antique manteau afghan et des mitaines, et donnait l'impression de choisir ses lectures au hasard : manuel de plomberie un jour, roman d'un prix Nobel le lendemain. Mais, quoi qu'elle emprunte, le verdict était immuable.

— Je songe à résilier mon abonnement en signe de protestation.

— Je suis navrée, Mrs Brandsworth. Si vous voulez, vous pouvez choisir dans les nouveautés.

— Qui ne vaudront probablement pas mieux.

Puis Mrs B. fonça vers la section Sport, abandonnant devant le comptoir un discret parfum de chèvre mouillée.

June finit de charger les retours sur le vieux chariot avant de le manœuvrer à travers la salle. La bibliothèque de Chalcot occupait ce qui avait été autrefois l'école du village. Cette bâtisse de brique rouge traversée de courants d'air, construite dans les années 1870 et convertie en bibliothèque quatre-vingts ans plus tard avait conservé son toit d'ardoise qui fuyait en cas d'averse. Son plancher craquait sous les pieds et une famille inexpugnable de souris prospérait en rongant les cartons d'archives entassés dans le grenier. Les derniers travaux de rénovation remontaient aux années 1990, quand le Conseil du comté avait doté la salle de lecture d'éclairages au néon et d'une moquette vert administratif. Mais June aimait bien imaginer les lieux dans leur incarnation première, du temps où, à la place des actuels rayonnages, assis à leurs pupitres, des écoliers aux frimousses pas très nettes s'entraînaient à tracer les lettres de l'alphabet sur des ardoises poussiéreuses, comme dans *Jane Eyre*.

Tout en poussant le chariot vers l'avant de la salle, June vit sa patronne venir vers elle d'un pas décidé, un exemplaire de *Mrs Dalloway* dépassant de son sac à main.

— Je dois te parler, dans mon bureau. Tout de suite.

Marjorie Spencer, la directrice de la bibliothèque, arborait son titre sur un badge épinglé sur son chemisier comme une décoration de guerre. Elle prétendait ne lire que des romans littéraires et intellos, mais June savait qu'elle avait renouvelé au moins trois fois *Cinquante nuances de Grey*.

Le bureau était en réalité un local à fournitures, et faisait aussi office de salle du personnel. Mais des années plus tôt Marjorie y avait installé une table, et même apposé une plaque à son nom sur la porte. La pièce étant trop exiguë pour accueillir une seconde chaise, June s'assit sur des cartons de ramettes de papier.

— Ce que je vais te dire doit rester entre nous, commença Marjorie en jouant avec son rang de perles. Je viens de recevoir un appel du Conseil. On m'attend lundi pour une réunion urgente. Dans la grande salle.

Elle observa une pause pour s'assurer que June était impressionnée par cette information.

— Tu devras te débrouiller seule en mon absence.

— D'accord, pas de problème.

— Il est trop tard pour annuler L'Heure des comptines, donc tu devras me remplacer pour ça aussi.

June sentit peser un poids sur sa poitrine.

— En fait, je suis désolée, j'avais oublié, mais Alan a...

— Pas de *mais* qui tienne. Sans compter que ça te fera un bon entraînement. Quand j'aurai pris ma retraite, à Noël,

celui ou celle qui me remplacera voudra peut-être que tu animes ces séances.

L'anxiété de June redoubla.

— Marjorie, vous savez bien que je ne peux pas...

— Pour l'amour du ciel, June ! On parle d'un atelier de comptines, pas de *The Voice*.

June s'apprêtait à argumenter, mais Marjorie venait d'allumer son ordinateur, lui envoyant ainsi une sorte de « ne pas déranger » subliminal.

June quitta le bureau, oppressée, et, comme il n'était pas loin de 17 heures, elle s'attela aux tâches routinières qui précédaient la fermeture. Tout en rangeant livres et périodiques abandonnés çà et là, elle se représenta le public de L'Heure des comptines, ces petits visages avides suspendus à ses lèvres et les mimiques des parents qui attendraient qu'elle se décide à chanter. June ne put réprimer un frisson et lâcha une brassée de journaux.

— Avez-vous besoin d'aide, très chère ?

Stanley Phelps, assis à sa place habituelle, l'observait.

— Je vous remercie, mais ça va, répondit-elle en ramassant quelques pages éparpillées au sol. Il est 17 heures. Je crains qu'il ne soit temps de rentrer à la maison.

— Puis-je d'abord solliciter votre aide ? *On organise ses contacts pour l'éviter*. En neuf lettres, commence par un *i*.

June s'accorda un instant de réflexion pour décomposer la définition, comme Stanley le lui avait appris.

— Est-ce que ce pourrait être « isolement » ?

— Bravo !

Stanley Phelps, grand amateur de romans historiques situés pendant la Seconde Guerre mondiale, passait presque toutes ses journées à la bibliothèque depuis que June avait

commencé à y travailler, dix ans plus tôt. Parce qu'il portait une veste en tweed et s'exprimait comme un personnage de P.G. Wodehouse, June l'imaginait vivre dans une splendeur fanée, dormir dans des pyjamas de soie et manger des harengs fumés au petit déjeuner. Remplir la grille de mots croisés du *Telegraph* était un de ses rituels quotidiens.

— Avant de partir, j'ai un petit quelque chose pour vous, reprit Stanley.

Il plongea la main dans un cabas de supermarché tout froissé et en sortit un modeste bouquet de fleurs flétries et retenues par un bout de ficelle.

— Bon anniversaire, June.

— Oh, Stanley, vous n'étiez pas obligé, protesta-t-elle en se sentant rougir.

À la bibliothèque, elle n'évoquait jamais sa vie privée avec qui que ce soit, mais des années plus tôt, sans qu'elle sache trop comment, Stanley avait découvert sa date de naissance. Et, depuis, il n'avait jamais oublié de lui souhaiter son anniversaire.

— Avez-vous prévu quelque chose ce soir ?

— Je vais retrouver quelques vieux amis.

— J'espère que vous vous amuserez bien. Vous méritez de fêter ça magnifiquement.

— Merci, dit June en contemplant le bouquet pour se dispenser de regarder Stanley dans les yeux.

À 17 h 30, June verrouilla la lourde porte de la bibliothèque et, dans la douceur cette soirée de début d'été, s'engagea dans la grand-rue, l'artère commerçante de Chalcot. Elle dépassa la supérette, le pub et sa banderole d'Union Jack

dansant au-dessus de la porte, puis la vieille boulangerie où, chaque samedi, sa mère leur achetait des beignets à la confiture. Devant le bureau de poste, elle croisa deux habitués de la bibliothèque et se fendit d'un signe de tête tout en bifurquant pour longer le pré communal, passer devant Le Dragon d'or puis descendre jusqu'à La Sauleraie, un lotissement datant des années 1960. C'est là, dans ce clapier de maisons jumelles avec jardinet à l'arrière et benne à ordures garée dans l'allée côté rue que June habitait depuis ses quatre ans. Dans une maison avec une porte verte, et des rideaux rouges fanés.

— Je suis rentrée !

June retira son cardigan, rangea ses chaussures sur leur étagère, prêtes pour le lundi matin, et gagna le salon. Sur le mur, un cadre était de travers ; elle le redressa et décocha un froncement de sourcil à cette adolescente qui la fixait, avec sa tignasse frisottante et son appareil dentaire. Si ce dernier était heureusement un lointain souvenir, il n'en allait pas de même de cette masse exubérante de boucles châtaines, que June domptait désormais chaque jour en l'enroulant en chignon. Elle se dirigea vers la grande bibliothèque, qui occupait tout un mur de la pièce avec ses rangées de reliures impeccablement classées – Adichie, C. ; Alcott, L.M. ; Angelou, M. Elle trouva le volume qu'elle cherchait et fila à la cuisine pour enfourner un plat de lasagnes surgelées dans le micro-ondes et se servir un verre de vin.

Tout était silencieux, il n'y avait aucun signe de vie hormis le son étouffé d'une télévision dans la maison mitoyenne. June jeta un œil au courrier du jour : un prospectus d'information sur la collecte des déchets ménagers, et le dernier



numéro de *La Gazette du Dunningshire*. Elle secoua le journal au cas où une carte d'anniversaire s'y serait glissée, mais il n'y avait rien. Un soupir discret s'échappa d'entre ses lèvres et elle but une gorgée de vin.

Le tintement du micro-ondes la fit sursauter. Elle transvasa les lasagnes dans une assiette, ajouta quelques rondelles de concombre en guise de garniture puis s'assit et ouvrit son livre. Il était en piteux état, si usé d'avoir été lu et relu qu'on distinguait à peine les mots *Orgueil et Préjugés* sur la couverture. June l'ouvrit délicatement pour lire la dédicace :

18 juin 2005.

Pour ma Junette adorée qui a 12 ans aujourd'hui et à qui je souhaite le plus heureux des anniversaires. On n'est jamais seule, avec un bon livre. Avec tout mon amour.

Maman

Elle découpa une généreuse portion de lasagnes, tourna la page de garde et commença à lire.



## CHAPITRE 2

— **A**LAN BENNETT, où diable te caches-tu ?  
Le samedi matin, Alan restait introuvable. June l'avait cherché dans toute la maison, avait poussé jusqu'à la remise et même inspecté le grenier au cas où il serait monté chercher quelque chose. En pure perte.

— Bon, Alan, la plaisanterie a assez duré, lança-t-elle, mais la maison s'obstina dans son silence.

June glissa un toast dans le grille-pain, enclencha la bouilloire et écouta les frémissements de l'eau pour mieux ignorer ceux qu'elle sentait dans son estomac. Le week-end déroulait devant elle la promesse de ses longues heures somptueusement vides. D'ordinaire, June contemplait avec joie cette perspective propice aux lectures solitaires, mais ce matin-là elle avait les nerfs en pelote. En dix ans, elle s'était toujours débrouillée pour ne pas animer L'Heure des comptines ou tout autre atelier nécessitant de prendre la parole devant un public. La chance avait tourné. Le lundi suivant, face à des dizaines d'enfants, de parents, de nounous, il lui faudrait parler, chanter, distraire...

Elle mordit à pleines dents dans sa tartine mais il lui sembla avoir du carton dans la bouche. Elle écarta l'assiette.

Cinq minutes plus tard, elle s'installait dans le canapé avec un épais volume aux pages cornées. June avait essayé plus d'une fois de lire *Guerre et Paix*, sans grand succès. Mais ce pavé de mille pages lui semblait être la distraction idéale pour occuper son week-end. En outre, sa mère adorait ce roman et June s'était toujours sentie coupable d'abandonner sa lecture en cours de route. Elle renifla l'odeur rassurante du papier jauni et poussiéreux, mais distingua aussi une note de fond, un parfum de savon mâtiné d'une très discrète touche de tabac. June ferma les yeux et s'autorisa à imaginer sa mère assise près d'elle sur le canapé dans sa position favorite, jambes repliées sous elle, un livre sur les genoux et un cendrier en équilibre sur l'accoudoir. Mère et fille avaient passé des centaines de week-ends ainsi, côte à côte dans un silence épanoui que ponctuait parfois, au détour d'une page, le rire de gorge de Beverley. Ces souvenirs réveillèrent une douloureuse nostalgie ; June ouvrit *Guerre et Paix* et s'attaqua à sa lecture.

Elle avait progressé d'une trentaine de pages quand on sonna à la porte. Le facteur avait-il oublié, la veille, de distribuer une brassée de cartes d'anniversaire ? Elle se réprima d'aller chercher des idées aussi ridicules.

Derrière la porte, elle découvrit Linda, qui arborait une robe fuchsia et une paire d'énormes boucles d'oreilles en or. Linda était obsédée par les romans de Jilly Cooper et toujours apprêtée, même à 9 heures du matin. Comme si Rupert Campbell Black\* allait débarquer à Chalcot et l'emmener au pied levé au grand raout annuel du club de chasse. Dans ses bras Alan Bennett écumait d'indignation.

---

\* Le héros des *Rutshire Chronicles* de la romancière Jilly Cooper.

— Regarde qui j’ai trouvé dans mon placard à linge : ce petit saligaud sournois.

Alan souffla hargneusement et s’échappa d’un bond des bras de Linda.

— Je suis vraiment désolée, Linda. Je l’ai cherché partout.

— Pas de problème. Je ne te dérange pas ?

Sans attendre la réponse, elle entra et se dirigea vers le salon.

— Sans lait, pour moi, cria-t-elle. Je fais Mon coach minceur en ce moment.

June prépara du thé dans deux mugs ébréchés qu’elle apporta au salon.

Affalée sur le canapé, Linda feuilletait *Guerre et Paix*.

— Bon Dieu, ma belle, pourquoi t’infliges-tu ça ?

Elle posa le livre à même le sol avec une mimique de dégoût.

— C’était un des romans préférés de maman. Mais j’avoue qu’il me tombe un peu des mains.

— Elle a toujours eu des goûts épouvantables en matière de lecture. Tu sais que je lui ai offert tous les livres de Jilly et qu’elle n’en a jamais ouvert un seul ?

June éclata de rire en voyant les sourcils rehaussés d’un épais trait de crayon s’arrondir en signe de perplexité.

— Heureusement que ta maman adorait aussi le gin et les potins, ajouta Linda. Sinon, nous n’aurions jamais été amies. Hier, ajouta-t-elle après une gorgée de thé, je repensais à ton septième anniversaire – tu te rappelles ? On t’avait fait ce gâteau de *Charlie et la chocolaterie* et on s’était lancées dans la confection d’un grand ascenseur en verre. Mais à la fin on était un peu pompette et tout le truc était de traviole, comme la tour de Pise.

Elle s'esclaffa et renversa quelques gouttes de thé brûlant sur le canapé.

June sourit.

— Maman et toi me faisiez toujours des gâteaux d'anniversaire incroyables.

Pour ses six ans, elle avait eu droit à l'araignée géante et au petit cochon rose du *Petit Monde de Charlotte*. Et pour son dixième anniversaire Linda et sa mère avaient fait Hermione et Hagrid en fondant de sucre – pour un résultat, il fallait l'avouer, plus proche des films d'horreur que de *Harry Potter*.

— Pourquoi ne pouvais-tu pas te contenter d'un gâteau de princesse, comme les autres filles de ton âge ? rouspéta Linda en levant les yeux au ciel avec une feinte irritation. Bref, comment s'est passé ton anniversaire ? Tu as vu des amis ?

— C'était bien, merci.

— Hmm...

Linda n'était pas dupe. Elle savait que les amis en question avaient pour nom Elizabeth Bennet et Mr Darcy.

— J'ai un petit quelque chose pour toi, reprit-elle en sortant un paquet rectangulaire de son sac à main.

June s'attaqua au papier cadeau non sans appréhension. Les présents de Linda étaient toujours assez orientés : l'année précédente, June avait eu droit à un ouvrage intitulé *L'amour, ce n'est pas que pour les autres*, et, l'année d'avant, à *Comment dominer le stress et les soucis*. Celui qu'elle avait à présent sous les yeux avait pour titre *Et maintenant ? Réorienter sa vie en 90 jours*.

— Quand je suis tombée dessus au magasin solidaire, j'ai immédiatement pensé à toi, précisa Linda avec une fierté manifeste.

— C'est génial. Merci.

June parcourut la quatrième de couverture et s'efforça d'afficher un air enthousiaste.

— Ça te plaît ? Je me suis dit que...

Linda marqua une pause et June se prépara à ce qui n'allait pas manquer de suivre.

— Ça fait presque huit ans, ma belle. Et je sais que ta maman te manque toujours autant – elle nous manque à toutes les deux –, mais peut-être qu'il est temps de faire un peu bouger les choses.

June but une gorgée de thé. Cette conversation revenait sur le tapis chaque année aux alentours de son anniversaire, et June savait désormais que la meilleure réponse consistait à garder le silence en attendant que Linda passe à un autre sujet.

— Ce n'est pas vraiment la vie dont tu rêvais quand tu étais plus jeune, n'est-ce pas ? poursuivit Linda. Avant que ta maman ne tombe malade, tu avais de grands projets, tu voulais t'inscrire à l'université, devenir écrivain. Tu ne crois pas qu'il est temps de tenter quelque chose dans ce sens-là ?

— Tous les gamins ont des rêves un peu fous, Linda. En outre, j'adore mon travail à la bibliothèque.

— Bon, d'accord, mais tu pourrais faire ce travail ailleurs que dans un village comme Chalcot. Tu as toujours voulu aller à Cambridge. Je suis sûre qu'ils ont aussi des bibliothèques, là-bas.

— Mais pourquoi voudrais-je quitter Chalcot ? C'est ici que je vis.

June balaya des yeux le salon : la bibliothèque croulant sous le poids de ses livres et de ceux de sa mère ; le manteau

de la cheminée colonisé par une ménagerie de bibelots en porcelaine qui s'était étoffée au fil des années ; les innombrables reproductions et photos qui ornaient les murs dans leurs cadres dépareillés.

— Et Alan Bennett ? Que deviendrait-il ? Je ne suis pas certaine qu'il supporterait un déménagement.

En entendant qu'on parlait de lui, Alan se fendit d'un grognement pour la forme.

— Écoute, ma belle, je ne te mets aucune pression. Si tu es heureuse ici, c'est merveilleux. Je me disais juste que tu attendais peut-être un peu plus de la vie.

June posa le livre et offrit à Linda son sourire le plus rassurant.

— Ça me touche sincèrement que tu t'inquiètes pour moi, mais j'adore ma vie et je n'en changerais pour rien au monde.

— Bien. Dans ce cas, j'imagine que tu m'accompagnes à la kermesse cet après-midi ?

Le sourire de June s'évanouit.

— Oh... j'ai pas mal de choses à faire aujourd'hui...

— Arrête ! Tu as dit toi-même que *Guerre et Paix* te tombait des mains. Et tu adorais la kermesse, autrefois.

Linda se leva et lui tendit son mug vide.

— Franchement, j'ai plein de choses en...

— Je repasse te chercher plus tard, la coupa Linda. Et je te connais, jeune fille, alors ne t'avise pas de faire semblant d'être sortie.



## CHAPITRE 3

**A** 15 HEURES, June entreprit sans enthousiasme l'ascension jusqu'au pré communal à la suite de Linda. La chaleur était écrasante cet après-midi-là, et June sentait déjà sa peau rougir sous le soleil qui tapait dur dans un ciel sans nuages. Elle n'avait jamais été une adepte de l'été, et pas simplement à cause des coups de soleil qui suppliciaient sa peau claire parsemée de taches de rousseur. Même à l'école primaire, pendant les grandes vacances, quand presque toutes ses camarades de classe passaient leurs journées à jouer au bord de la rivière, June préférait rester à la bibliothèque, au frais, avec sa meilleure amie Gayle et une pile de livres.

La kermesse du village avait été la seule exception à cette règle. Avant même d'avoir atteint le pré communal, sitôt que les effluves de la fête, ce mélange grisant de pop-corn encore chaud et de barbe à papa qui avait le don d'électrifier les enfants, venaient lui chatouiller les narines, June saisissait la main de Gayle et les deux fillettes faussaient compagnie à leurs mères pour s'élancer en éclaireuses ; elles glapissaient de ravissement en découvrant les stands pavoisés de la pêche aux canards et du chamboule-tout, l'étal aux couleurs criardes

du marchand de confiseries, ou encore le chapiteau dévolu aux compétitions que les membres de l'antenne locale du Women's Institute disputeraient à coups de courges et de gâteaux.

— Je te retrouve à la buvette dans une demi-heure, lança Linda à sa destination. Et si jamais tu vois mon Jackson, dis-lui que j'ai un peu d'argent de poche pour lui.

Linda fila sans attendre la réponse et June commença à déambuler dans la foule en s'efforçant de ne pas paniquer à son contact. Tout était exactement comme dans son souvenir : les parties de chat et les galopades entre les stands, l'odeur des saucisses brûlées, le bourdonnement de la vieille sono ; la tombola, animée comme toujours par les Jeannettes ; l'étal d'animaux fantaisie du club Tricotage et papotage, qui se réunissait tous les mercredis à la bibliothèque. En passant devant le groupe de tricoteuses, June détourna la tête ; discuter avec des habitués hors les murs, sans son armure professionnelle, sans son badge « assistante bibliothécaire » et son tampon dateur, la mettait toujours mal à l'aise. Au bout de l'allée, June bifurqua vers le chapiteau mais s'arrêta net dans son élan en apercevant devant elle, juste à côté du château gonflable, le stand du bric-à-brac.

Instinctivement, elle faillit partir en courant dans la direction opposée mais, dans son dos, la foule était trop dense et la poussait malgré elle vers le stand. En s'en rapprochant, elle vit qu'il proposait toujours un assortiment incongru de marchandises, un nain de jardin, une essoreuse à salade, un petit tas de poupées Barbie plus ou moins dévêtues – autant d'objets dont les propriétaires n'avaient plus l'utilité et qu'ils avaient refourgués à une association caritative.

« Tu sais pourquoi le bric-à-brac est mon stand préféré ? demandait souvent la mère de June. Il est fait pour recueillir les mal-aimés, ceux dont personne ne veut plus. Et j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour les laissés-pour-compte. »

Beverley avait tenu ce stand pendant quinze ans et en avait fait un des plus courus de la kermesse. Chaque année, June l'y rejoignait et mangeait des sucreries en écoutant sa mère bavarder avec les clients. Et comme au village tout le monde connaissait Beverley Jones, la bibliothécaire adjointe, c'était un défilé continu de gens qui s'arrêtaient pour la saluer ou échanger quelques potins.

« Tu es une vraie célébrité, s'était émerveillée June un jour, après avoir regardé sa mère bavarder cinq minutes avec une vieille dame et s'être souvenue des prénoms de chacun de ses petits-enfants.

— Ne sois pas bête, avait répondu Beverley. Encore que certains jours mon travail ressemble plus à celui d'une assistante sociale qu'à celui d'une bibliothécaire. »

Même lorsque les nausées et vomissements l'avaient mise au supplice au lendemain de ses séances de chimiothérapie, Beverley avait insisté pour tenir son stand.

« Qui offrira une nouvelle vie à toutes ces pauvres choses si je ne le fais pas ? » avait-elle expliqué tandis que June manœuvrait son fauteuil roulant sur le pré au relief accidenté. Cette année-là, Beverley, très affaiblie, n'avait guère fait qu'acte de présence, mais rares étaient ceux qui ne s'étaient pas arrêtés pour la saluer, la serrer dans leurs bras, lui souhaiter de se rétablir.

Trois mois plus tard, elle était morte.

June n'avait pas remis les pieds à la kermesse depuis.